

MICHEL MARCHANT

L'AIGLE FACE AU DRAGON



Michel Marchant

L'Aigle face au Dragon

© Michel Marchant, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-5121-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

Des recherches archéologiques récentes, effectuées par une équipe internationale près de Volterra, en Toscane, c'est-à-dire au nord de Rome, ont mené à une découverte d'une importance historique conséquente. Les fouilles en question ont en effet permis de mettre au jour non seulement les restes d'une ancienne villa romaine, mais surtout un fonds d'archives souterrain (et plus ou moins clandestin), comprenant plusieurs dizaines de documents écrits sur des supports divers autant que variés (parchemins, papyrus, papier), concernant différentes périodes de l'Histoire romaine et, élément d'un intérêt non négligeable, tous liés à une même famille, les Valerii Corvini.

Ces documents n'ont certes souvent que le mérite, sans beaucoup plus, de confirmer le témoignage des sources déjà à notre disposition. Cependant, ils permettent quelquefois d'éclairer sous une lumière nouvelle certains dossiers, présentant ainsi un intérêt majeur pour les historiens, vu le caractère souvent limité et partial des sources en question. Enfin, certains de ces textes portent carrément sur des sujets peu connus de l'histoire de cette période, comme par exemple la survie de nombreux prisonniers romains tombés aux mains des Parthes lors de la célèbre bataille de Carrhae (53 av. J.C., qui vit la défaite et la mort du proconsul et triumvir Marcus Licinius Crassus), marquée par la fuite riche en péripéties de certains d'entre eux au travers de l'Asie centrale, en toute apparence jusqu'à ce qui est le territoire de la Chine actuelle.

C'est ce dossier sur l'arrivée possible et même probable de Romains en Chine qui a été considéré comme prioritaire par les chercheurs pour être traduit et offert à la lecture du grand public, même si plusieurs autres documents - concernant notamment la conquête de la Dacie (actuelle Roumanie) par l'empereur Trajan semblent eux aussi extrêmement dignes d'une publication ultérieure, en espérant que tant les lecteurs que les pouvoirs publics soient disposés à mettre la main à la bourse pour appuyer ce genre d'initiative. En tout cas, sur la base de ces trouvailles, voici le premier jet issu de la plume d'un humble traducteur, rendu à la fois heureux et malheureux par la complexité du sujet, et dont le principal espoir est que le lecteur appréciera ses tentatives de rendre au mieux une certaine réalité historique.

Pour information : toutes les notes en bas de page sont de ma main.

MM.

CHAPITRE PREMIER :

LE SERPENT

Je fus brutalement tiré de ma somnolence par le sifflement aigu d'une épée passant au ras de mon oreille droite. Tout en ouvrant abruptement les yeux, je me laissai rouler sur le flanc gauche, tentant instinctivement d'éviter un coup qui avait déjà été porté. Mon cerveau en désarroi enregistra la présence à mes côtés, l'arme à la main et la mine sombre, d'une haute silhouette que mon regard voilé par le sommeil finit par identifier comme étant celle d'Arminius.

Qu'est-ce qu'il pouvait bien foutre là, à me toiser d'un air menaçant... ? Arminius, mon garde du corps, que j'avais rencontré et aux côtés duquel j'avais combattu en Gaule dans les rangs de l'armée de César, qui avec le temps était devenu plus un ami qu'autre chose... Et puis, tournant la tête à droite, j'aperçus les deux tronçons d'un grand serpent noir, frappé en plein milieu, qui se tordaient sur le sol rocailleux comme les segments d'un énorme ver de terre¹.

Selon toute apparence, Arminius venait de m'éviter une visite anticipée aux Enfers, même si je n'étais pas sûr qu'en faisant cela il m'avait vraiment rendu service, au vu de ce que nous avons déjà souffert avant d'arriver au pays des Hommes Jaunes et de ce que le Destin pouvait encore nous réserver comme (très) mauvaises surprises. Mais, pour le moment, le danger immédiat passé, je poussai un soupir de soulagement et me laissai aller de tout mon long sur le dos, fixant la tignasse et la barbe rousses, les yeux bleus clairs et la pointe ensanglantée de la longue épée de mon sauveur germanique, perdu comme moi ainsi que des centaines de soldats romains, gaulois, germains et autres, survivants malheureux de l'armée de Crassus, dans des confins désolés, au-delà du monde connu, voire du monde tout court.

Arminius - « Hermann » dans sa langue de sauvages - partit d'un rire gras, avant de me demander ironiquement :

— Eh chef, on tombe endormi au milieu des serpents, en étant de garde ?

Face à cette accusation des plus injustes, je réagis comme tout bon membre de l'ordre équestre, appartenant à une ancienne famille et portant le grade envié de tribun :

— Boucle-là, Barbare abruti, à peine sorti de tes marécages puants ! Là-

dedans, même les serpents ne survivent pas ! Et tu sais aussi bien que moi que c'est Antonius qui est de garde pour le moment ! Où est-il d'ailleurs, cet imbécile ?

Avant même qu'Arminius ne puisse répondre, je vis s'approcher à pas prudents Priscus Sura, le plus ancien et le meilleur de mes centurions.

— Tribun, me dit-il arrivé à portée de voix, le tribun en second Antonius Verus a eu un accident. Grave, ajouta-t-il.

— Il a marché sur un serpent, je suppose, dis-je sarcastiquement. Priscus sursauta, puis me demanda :

— Comment le sais-tu, tribun ?, avant de voir le reptile coupé en deux, quasiment à mes pieds. Me ressaisissant, je me remis debout, péniblement d'ailleurs, car le choc avait été plus profond que ce que je pensais, et lui rétorquai :

— Allons voir ce qu'on peut faire pour essayer de le sauver.

Et je le pensais vraiment, même si je n'avais jamais aimé Antonius, officiellement un de mes seconds dans la chaîne de commandement, que j'avais toutefois toujours considéré non seulement comme trop jeune et inexpérimenté - ce qui, pour être honnête, peut toujours s'arranger avec le temps - mais surtout comme pas très intelligent, ce qui ne s'arrange jamais. Cependant, nous manquions tellement de soldats et d'officiers, en bref d'hommes tout court, que j'aurais moi-même sucé le venin de la morsure d'Antonius si cela avait pu le sauver. Mais arrivé près de lui et voyant l'état de sa jambe, enflée et devenant noire, ainsi que son état mental, évoluant vers le plein délire, je dus me résoudre à lui faire mes adieux, puis à remercier Arminius de m'avoir épargné un sort pareil et, enfin, de prier ce dernier de mettre fin aux souffrances du jeune tribun.

Il reçut une mort de soldat... Vale, Antonius.

Et maintenant, pour la bonne compréhension du récit, je vais vous expliquer brièvement comment nous étions tous arrivés dans ce pétrin. Mon nom est Marcus Valerius Corvinus et je suis né sur le domaine de mes parents, non loin de Volterra, en Étrurie, région où les gens se croient plus cultivés et plus malins que les vrais Romains, ce dont je ne crois rien, vu que nous les avons battus à plate couture, pris leurs terres, leurs femmes, et souvent même leur vie.

Soit. Pour le reste, mon existence a suivi le même cours que celui de la plupart

des jeunes hommes de bonne famille : éducation par un précepteur (en latin et en grec), entraînement au maniement des armes et des chevaux, visites occasionnelles à Rome, notamment pour assister (de loin) aux séances du Sénat et (de très près) aux combats de gladiateurs ainsi qu'aux courses de chars, etc. Et puis vinrent les choses sérieuses : comme mon père avait de bonnes relations avec César, je fus envoyé de concert avec mon frère aîné Caius (qui avait déjà servi en Lusitanie) comme jeune tribun auprès de l'état-major du déjà célèbre général. Le moment était particulièrement propice, car César se préparait à lancer l'une des plus dures campagnes de l'Histoire de Rome : la Conquête de la Gaule !

Et, cerise sur le gâteau, comme tant mon frère que moi-même avions de grandes facilités en langues étrangères, nous fûmes tous deux incorporés dans les *speculatores*, le service de renseignement plus ou moins officiel sur lequel se reposait César pour collecter les informations susceptibles d'être utiles en campagne. Mis à part le prestige dont jouissaient les *speculatores*, et la crainte qu'ils inspiraient par leurs activités secrètes, l'autre avantage de faire partie de ce corps d'élite était que ses membres étaient considérés comme trop précieux pour être engagés directement au combat, contrairement aux autres jeunes officiers qui, inexpérimentés, avaient les plus grandes chances de ne pas survivre aux combats, ou alors d'en revenir estropiés à vie.

Cependant, la Guerre des Gaules (et il faudrait en fait plutôt parler *des* Guerres des Gaules) de César n'évolua pas toujours de la manière dont elle sera décrite après-coup par le grand conquérant, les Gaulois n'étant pas nécessairement d'aussi piètres stratèges, ni leurs guerriers aussi inconstants que prétendu. Quant aux Germains et aux Bretons, brrr... Autre histoire ! Ajoutez à cela un climat exécrable et vous vous rendrez compte que ma période de service dans le Nord fut loin d'être une sinécure, même si j'eus droit au passage aux caresses réconfortantes d'une plantureuse Gauloise répondant au doux nom de Valia et qui mettait au lit le même enthousiasme qu'un Germain au combat. De ce fait, quand Publius Crassus, légat² de César et fils du triumvir, avec lequel j'avais lié de solides liens d'amitié, me fit part de l'intention de son père d'aller combattre les Parthes en Orient (sous un climat chaud !) et m'offrit de participer à l'expédition sous des conditions similaires à mon service en Gaule, je ne pus m'empêcher de bondir de joie et acceptai immédiatement... Ah, folie de la jeunesse !

Mais bon, César accepta mon départ d'assez bonne grâce, d'autant plus que je

n'étais pas le seul - beaucoup de mercenaires gaulois et germains ayant aussi envie de changer d'ambiance, pour des raisons qui n'étaient pas toujours climatiques - et parce qu'il espérait que je lui servirais d'espion auprès de Crassus, tâche que j'aurais volontiers accomplie s'il y avait eu quelque chose à raconter au sujet de ce vieux barbon. En bref, je n'eus que peu de temps pour faire mes adieux à Valia (ce qui ne fut pas trop pénible), à mon frère (ce qui fut très facile) et à mes compagnons de boisson (ce qui fut très difficile, émotionnel et arrosé), avant de me retrouver sur une route me menant plein sud vers un destin des plus inattendus.

CHAPITRE DEUX : LA GALÈRE

Mes ordres étaient d'aller retrouver sur les quais de Brindisium, à la pointe sud-est de la botte de l'Italie, une rapide trirème de combat, qui devait m'emmener à toute vitesse, avec quelques autres officiers et certains membres des unités d'élite, jusqu'à Laodicée, sur la côte syrienne, pour y préparer l'arrivée du gros de l'armée de Crassus. La tâche était honorable et pas trop inconfortable, vu qu'une trirème - navire de liaison par excellence - était toujours moins surchargée qu'une grande quinquérème, tout en étant plus confortable qu'une pentécontère ou tout autre type de liburne chargée des missions d'exploration rapides. Le navire s'appelait l'« Aquila »³, nom prophétique du moins concernant sa vitesse et ses capacités d'observation à longue distance. Pour le reste, il me semblait plutôt mal tenu en main, avec sa coque qui n'avait plus été carénée depuis longtemps et était de ce fait chargée de coquillages, ses matelots grincheux, des ponts, voiles et cordages pas des plus neufs et des rameurs enchaînés à leurs bancs.

— Bienvenue à bord m'accueillit le capitaine, hilare. Il me montra mes quartiers, une petite cabine de poupe, propre mais sans plus, avant de m'expliquer que, comme nous n'étions pas, techniquement parlant, en état de guerre navale, ses rameurs n'étaient que de simples esclaves condamnés aux galères, enchaînés et ne portant pas d'armes, contrairement aux citoyens volontaires qui, eux, étaient payés, libres de leurs mouvements, armés, et étaient de ce fait aussi supposés aider à la défense du vaisseau.

Nous devrions donc nous débrouiller avec ce que nous avons à bord, avec nos galériens à peu près nus arrimés à leurs bancs, ce qui forçait ceux du pont supérieur à soulager leurs boyaux et vessies sur leurs camarades du deuxième étage. Ceux-ci procédant exactement de la même manière à l'égard des souffredouleurs du pont inférieur, imaginez les odeurs fétides qu'exhalait le navire et tâchez surtout de vous mettre à la place des punis ou des derniers arrivés, qui héritaient automatiquement des places à l'arrière du pont inférieur et qui, dès la galère en mouvement, qu'elle avance à la voile ou à la rame d'ailleurs, se retrouvaient quasi immergés dans le cloaque immonde produit par leurs compagnons d'infortune. Les risques de mutinerie n'étant dès lors pas minces,